

Fonds régional
d'art contemporain
Alsace

Exposition à Sélestat

16.03.2024 - 02.06.2024

IL ETAIT UNE FUITE



« La constitution d'un monde commun implique une pratique créatrice de l'horizon, solidaire d'une discipline du geste créateur. »

Andrea Cavazzini, « Céline Flécheux, L'horizon. Des traités de perspective au Land Art », *Projets de paysage*, 2010.

Il était une fuite

Une sélection d'œuvres parmi les collections des
3 FRAC du Grand Est

Artistes

Ignasi Aballí, Alice Anderson, Ouassila Arras, Xavi Bou, Marilyn Bridges, Elina Brotherus, Willie Doherty, Marco Godinho, Harold Guérin, Naji Kamouche, Maria Laet, Philippe Mayaux, Zineb Sedira, Katrin Ströbel

Commissaires

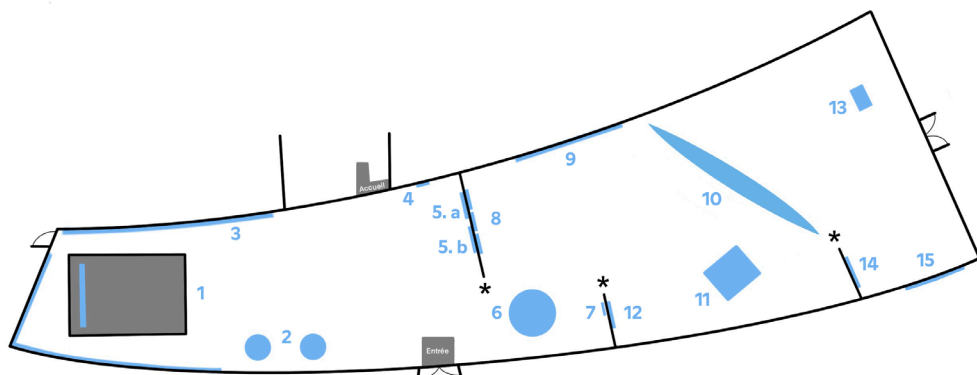
L'exposition est le fruit d'une collaboration entre les étudiantes du Master Écritures Critiques et Curatoriales de l'Art et des Cultures Visuelles de l'Université de Strasbourg (Promotion Bruno Latour) et les trois FRAC du Grand Est : Alsace, Champagne-Ardenne et Lorraine.

Commissaires d'exposition :

Marine Cortese, Lila Hechchad-Meyer, Zoë Kemp, Kenza Khelfi, Julie Vezard, Augusta Weydert Hernandez.

Encadrement : Janig Bégoc, Simon Zara, l'équipe du FRAC Alsace.

PLAN DE SALLE



1. Maria LAET

Notas sobre o limite do mar, 2012

Vidéo couleur, non sonore
Durée 11'42"

Collection 49 Nord 6 Est -
FRAC Lorraine

2. Philippe MAYAUX

*À perte de vue des illusions
(deux sculptures
narcissiques)*, 1999

Installation
tridimensionnelle
Bois, métal, train électrique,
miroir, photographies
112 x 115 cm

Collection
FRAC Champagne-Ardenne

3. Marco GODINHO

L'horizon Retrouvé, 2013

Action performative
Matériaux divers (ficelles,
cordes, fils, cordelettes de
récupération) trouvés dans
les rues

Dimensions variables
Collection 49 Nord 6 Est -
FRAC Lorraine

4. Marilyn BRIDGES

Overview, Nazca, Perú, 1979

Photographie noir & blanc
Tirage sur papier
36 x 47 cm

Collection 49 Nord 6 Est -
FRAC Lorraine

5. Elina BROTHERUS

a. *Low Horizon 2*, 2000
b. *Very Low Horizon 3*, 2001

Photographies couleur
chromogénique
contrecollée sur aluminium
anodisé
(2x) 80 x 100 cm

Collection FRAC Alsace

6. Katrin STRÖBEL

Pôle, 2008

Vinyle au sol
Dimension variables
Collection 49 Nord 6 Est -
FRAC Lorraine

7. Harold GUÉRIN

Ground Level, 2010

Sculpture
Niveau, céramique
7 x 40 x 2 cm
Collection
FRAC Champagne - Ardenne

8. Zineb SEDIRA

Escaping the land, 2006

Photographies couleur
C-Print, contrecollage sur
aluminium

38 x 350 x 4 cm
Collection FRAC Alsace

9. Marco GODINHO

Forever Immigrant, 2012

Installation réactivable
Encre à tampons sur mur
Dimensions variables
Collection 49 Nord 6 Est -
FRAC Lorraine

10. Ouassila ARRAS

Degrés, 2021

Installation
tridimensionnelle
Filet, cordes, nylon
1200 x 600 cm
Collection
FRAC Champagne - Ardenne

11. Naji KAMOUCHE

*Caresser l'errance d'un pas
oublié*, 2005

Installation
tridimensionnelle
Tapis, chaussures
200 x 135 cm
Collection FRAC Alsace

*** citations

1. « (...) *l'horizon a toujours inspiré l'homme une méditation sur la limite.* »
Céline Flécheux, *L'horizon. Des traités de perspective au Land Art*, 2009.
2. « *Les frontières sont des lignes.* »
Georges Pérec, *Espèces d'espaces*, 1974.
3. « (...) *et j'ai abandonné la ligne droite.* »
Laurence Sterne, *la vie et les opinions de Tristram Shandy*, 1759, réédition 1998.

12. **Willie DOHERTY**

Disclosure 1, 1996
Photographie couleur
Cibachrome sur aluminium
122 x 183 cm
Collection
FRAC Champagne - Ardenne

13. **Alice ANDERSON**

Getting Nowhere, 2004
Vidéo couleur, sonore
Diffusion sur Tv cathodique
Durée 38'
Collection FRAC Alsace

14. **Xavi BOU**

Ornithography #185, 2015
Photographie couleur
121.9 x 66.8 cm
Collection FRAC Alsace

15. **Ignasi ABALLÍ**

PoIs, 1995
Installation réactivable
Surface vitrée, poussières,
latex
Dimension variable
Collection 49 Nord 6 Est -
FRAC Lorraine

Le Master ECCA vous propose un livret sonore à écouter pendant votre visite. Pour accéder à la lecture immersive des textes, il vous suffit de scanner les quatre QR Codes disposés dans l'espace d'exposition. Des MP3 sont également mis à votre disposition sur demande.

Ce projet est le fruit d'une collaboration entre les étudiantes et le groupe de musique « Almost rose » (Max Chabert, Maxime Hironimus, Jeremy Tracy et Quentin Riehl). Leurs compositions originales vous embarqueront pour un voyage rythmé vers un monde nouveau.

Avec le soutien du
Crous de Strasbourg.

Introduction

L'exposition ***Il était une fuite*** invite à repenser la représentation normée de l'horizon, conçue comme une ligne stricte et limitante. Elle tente de déconstruire les visions dominantes qui conditionnent la structuration de nos environnements.

Du grec *horizôn*, « ce qui borne la vue », et dérivé d'*horos*, « ce qui limite », l'horizon est communément défini comme une ligne imaginaire circulaire. Il est le symbole de la jonction entre deux mondes - le ciel et la terre - dont l'observateur-riche est le centre.

Les différentes significations de ce mot joignent autant qu'elles limitent.

Permettant de faire converger les points de fuite et donc les regards vers un seul axe, l'horizon divise et oriente aussi notre manière de voir.

Polysémique, le terme renvoie également au domaine de l'esprit, à l'ouverture.

« Changer d'horizon », « élargir ses horizons » : de tels actes induisent non seulement une mobilité du regard mais aussi un déplacement du corps dont le but serait la quête d'un avenir meilleur, initié par une fuite.

Le fait de fuir, impliquant l'idée d'évitement et de lâcheté, pâtit bien souvent d'une connotation négative. Or, avoir le courage de s'enfuir, de quitter un mode de vie néfaste pour soi ou un mode de pensée dangereux, est une véritable force. Fuir, c'est aussi s'émanciper. Il est intéressant de concevoir ce départ comme un acte courageux et vital, plutôt que comme une façon de se dérober. Dans ***Il était une fuite***, fuir, c'est aussi et surtout tendre vers un nouvel horizon libéré de ce qui nous entrave.

Cette notion de dépassement, conçue comme une finalité, permet de s'affranchir des limites imposées par le monde anthropocentré dans lequel nous évoluons encore aujourd'hui.

En éprouvant le phénomène de fuite, les œuvres présentées proposent ainsi une nouvelle représentation de l'horizon comme monde partagé.



La perspective domine. La perspective s'incline

« Quoique le plaisir esthétique qu'il procure puisse être historiquement daté, il n'en reste pas moins que l'horizon a toujours inspiré à l'homme une méditation sur la limite. »

Céline Flécheux, L'horizon. Des traités de perspective au Land Art, 2009

Pour représenter le monde réel, les artistes de la Renaissance ont théorisé les techniques de la perspective et les concepts de point vue, de point de fuite et de ligne d'horizon qui lui sont associés. Érigée en norme, la perspective conditionne le regard porté par les occidentaux sur l'espace qui les entoure. La ligne d'horizon, située à hauteur des yeux, influence dès lors les normes artistiques, esthétiques et la perception du monde.

Dans *Il était une fuite*, les artistes décident de s'émanciper de ces conventions dominantes. En cherchant à brouiller l'horizon, ils proposent une réflexion critique sur la manière dont nous percevons et interprétons le monde qui nous entoure. La perspective rendue opaque, vaporeuse et imprécise s'incline pour laisser place à d'autres modalités de représentation.

La sculpture **Ground Level** d'Harold Guérin se présente sous la forme d'un niveau à bulle sur lequel se dessine un paysage désertique miniature. Mais l'objet est faussé et ne peut indiquer ni la verticalité ni l'horizontalité. Ainsi, la perte de fonction de l'outil nous prive de tout repère fiable. La photographie **Very Low Horizon 3** montre un paysage vierge tout en nuances et dégradés de bleus, constitué d'une ligne d'horizon très basse. La ligne floue semble disparaître, permettant ainsi au ciel d'occuper la quasi-totalité de la photographie. En brouillant notre perception, l'artiste instaure un sentiment de vide et de solitude.

Interroger, troubler, brouiller les conventions sont des moyens de les dépasser. Les artistes exposés invitent à nous affranchir des normes représentationnelles pour modifier notre perception de l'horizon. Ils contribuent également à remettre en question ces lignes arbitraires.



La frontière tue. La frontière s'use

« **Les frontières sont des lignes. Des millions d'Hommes sont morts à cause de ces lignes. Des milliers d'Hommes sont morts parce qu'ils ne sont pas parvenus à les franchir.** »

Georges Pérec, *Espèces d'espaces*, 1974.

Il était une fuite propose un rapprochement entre l'horizon et la frontière, ces lignes imaginaires qui désunissent deux zones. Si, dans la nature, des barrières physiques (océans, montagnes...) délimitent la terre et contraignent le déplacement humain, un autre type de limite existe également, construit artificiellement et arbitrairement : la frontière.

Constitués de barbelés, de briques, de béton ou d'acier, des murs ont été dressés un peu partout dans le monde afin de rendre l'accès ou la fuite des territoires plus difficile, voire impossible, à ceux qui sont durement considérés comme des « indésirables ». Dans les esprits, la frontière renvoie à l'affirmation de l'identité culturelle et au sentiment d'appartenance à une zone géographique dont les différentes politiques frontalières existent dans un présumé but de maintien de la sécurité. Ces limites contraignent une fuite parfois vitale. Dans son triptyque **Escaping the land**, Zineb Sedira rend palpable cette frontière qui enferme. Un homme au centre de l'image se déplace, le regard tourné vers le sol. Son corps flou, tout en traversant la ligne d'horizon, tente d'échapper au cadre. Les couleurs douces mobilisées par l'artiste

traduisent un sentiment de mélancolie : l'homme rêveur songe à ce nouvel horizon. La frontière demeure difficilement franchissable et devrait, plus que jamais, alarmer par sa dangerosité. Est-il possible d'imaginer un monde sans frontières ? Permettrait-il l'accès à un horizon commun, à un lieu partagé ?

Depuis l'invention de la cartographie, les individus tentent de représenter schématiquement leurs espaces de vie. Cependant, les cartes européo-centrées s'avèrent illusoire : elles figent notre monde et ne suffisent pas à en retranscrire la complexité. Néfastes, ces manières de cartographier le réel relèvent d'une logique de domination. Les images agissent et possèdent une puissance propre qui nous dépasse. Le regard individuel, qui devient aussi collectif, est modelé par ces projections conventionnelles qui «font règle» face aux autres représentations osant proposer un point de vue différent. En figurant un planisphère imaginaire sur le sol, Katrin Ströbel suggère une alternative aux tracés habituels des cartes. Les motifs de l'œuvre sont à peine identifiables, ils altèrent la compréhension de **Pôle** et l'orientation des spectateur-rices dans l'espace d'exposition.

Notre imaginaire de l'horizon relève d'une construction sociale héritée d'une approche occidentale qui se dit « moderne ». Bruno Latour, dans son ouvrage *Nous n'avons jamais été modernes*, définit la notion de modernité comme une promesse émancipatrice non tenue reposant sur des structures de domination et d'oppression. Au **XVe** siècle, les hommes blancs européens se mettent en quête de

nouveaux horizons. Ils partent à la découverte de nouveaux territoires à acquérir et à coloniser afin d'étendre leur pouvoir et leur mode de pensée. Aujourd'hui encore, les frontières sont le symbole de cette colonisation de l'espace et des corps. Dans **À perte de vue des illusions (deux sculptures narcissiques)**, Philippe Mayaux déploie le motif d'un train dont les rails surplombent un paysage désertique. Il illustre la manière dont les hommes empiètent sur le paysage et le conçoivent comme une chose à comprendre et à maîtriser. Repenser nos représentations de l'horizon, c'est remettre en question nos lectures occidentalocentrées du monde. L'exposition offre une autre façon de l'habiter et de le restituer.



L'horizon s'efface. L'horizon laisse place.

« Une ligne droite ! [...] L'emblème de la droiture morale, dit Cicéron, la meilleure de toutes les lignes disent les planteurs de choux. [...] Mais un auteur tel que moi, et tel que bien d'autres, n'est pas un géomètre ; **et j'ai abandonné la ligne droite.** »

Laurence Sterne, *La vie et les opinions de Tristram Shandy*, 1759, réédition 1998.

Parfois perçue comme un abandon ou un signe de manque de courage, la fuite peut s'imposer à nous de façon immédiate et brutale. Thierry Pardo définit cet acte comme une « *échappée nécessaire à sa propre construction [...], offr[ant] une perspective, un horizon* ». Cet acte courageux relève de la quête d'un ailleurs ; elle est déjà une forme d'invitation à la révolution des consciences. Elle incite au changement et à une remise en question de notre environnement dans une approche plus respectueuse des un.es et des autres, à une régénération du système dans lequel nous vivons, en quête d'un avenir meilleur. Afin de franchir les frontières qui entravent la fuite, l'absence de tout horizon, en tant qu'elle permet de s'émanciper des limites, apparaît alors comme un moyen d'établir une cohabitation.

Certains artistes de l'exposition nous proposent un espace exempt d'horizon et par conséquent de frontières.

Ornithography #185, un tracé sur fond blanc, reconstitue les trajectoires relatives à la migration des oiseaux telles que peuvent les observer les scientifiques.

Xavi Bou oriente notre regard vers le ciel, l'ailleurs, l'immensité.

Ce dépassement des conventions esthétiques se double d'un engagement politique : le caractère colonisé de notre regard et de notre perception du monde nécessiterait d'être remanié. Cette contestation des frontières matérialisée par l'absence d'horizon s'illustre également avec **Getting Nowhere** où Alice Anderson joue avec notre point de vue en filmant en contre-plongée un avion dans le ciel. Constitué d'un téléviseur posé au sol qui nous incite à baisser le regard, le dispositif de présentation de la vidéo contribue à déstabiliser notre perception.

Si l'horizon sépare effectivement l'espace en deux parties distinctes, il est aussi considéré comme un « lieu d'accueil » joignant tous les points de fuite. En ce sens, un horizon libéré de ses limites excluantes peut engendrer, d'une manière différente, un espace commun et accueillant. Sans cette ligne horizontale, les points de fuite pourraient se croiser, se rencontrer, se mêler de manière fertile. C'est ce mélange de vivant, d'identités et de cultures qui alimente l'exposition. S'y envisage — avec espoir — un monde partagé, grâce à de nouvelles manières, non seulement de regarder notre environnement, mais aussi de concevoir la liberté de mouvements entre les territoires.



1. Maria LAET, *Notas sobre o limite do mar*, 2012

Née en 1982, à Rio de Janeiro. Vit et travaille à Rio de Janeiro.

Vidéo couleur, non sonore, Durée 11'42"

Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine

Maria Laet est diplômée du Camberwell College of Art en 2008. Son travail implique le déroulement d'une ou plusieurs interventions subtiles, réalisées avec des matériaux éphémères dans des espaces publics ou domestiques. Ces rencontres avec la nature sont enregistrées sous la forme de photographies et de vidéos. En tissant une trame complexe entre l'intime et le collectif, Maria Laet crée des œuvres qui interrogent notre rapport au monde et aux choses qui nous entourent.

Maria Laet, penchée à même le sable, tente de retracer - à l'aide d'une aiguille et d'un fil de coton - une ligne presque imperceptible dessinée par l'écume des vagues. Dans ***Notas sobre o limite do mar***, l'artiste effectue ce geste vain, avec délicatesse et minutie. Elle relie, soigne et divise en même temps l'espace au sein duquel elle performe. Malgré une posture inconfortable, elle répète durant de longues minutes les mêmes mouvements, à la manière d'une chorégraphie ou d'une écriture poétique.

La ligne blanche peut sensiblement s'apparenter à une frontière imaginaire qui érige une séparation entre deux espaces. Focalisé sur les mains de l'artiste, le plan nous permet de distinguer la terre et la mer. Maria Laet s'efforce de matérialiser l'immatériel en essayant

de figer cette rencontre. Les vagues ne cessant d'effacer cette ligne, c'est l'inutilité de l'obstination à maîtriser la nature qui s'impose cependant.

Ce qui est rendu visible par l'œuvre est fragile et passager. Cette performance, proche d'un rituel, suscite une réflexion profonde sur les limites de notre espace, et l'implication de l'être humain dans la nature. La ligne d'horizon un fil conducteur métaphorique permettant d'explorer les frontières mouvantes entre la terre et la mer.

Augusta Weydert Hernandez

2. Philippe MAYAUX, *À perte de vue des illusions (deux sculptures narcissiques)*, 1999

Né en 1961 à Roubaix. Vit et travaille à Montreuil.

Installation, bois, métal, miroir, train électrique, photographie couleur, 112 x 115 cm
Collection FRAC Champagne-Ardenne

Philippe Mayaux a étudié l'art à la Villa Arson et a obtenu en 2006 le prix Marcel Duchamp. Son travail est influencé par des artistes tels que Magritte, De Chirico et Duchamp. Il pratique d'abord la peinture avant de se consacrer aux sculptures et installations. À travers des œuvres originales et sarcastiques, il offre une vision poétique et singulière du monde. En plongeant le-a spectateur-riche dans des illusions qui deviennent des vérités, Philippe Mayaux trompe et déstabilise le-a spectateur-riche.

Avec cette sculpture ambiguë, Philippe Mayaux suspend le temps et se joue des apparences : où sommes-nous ? Est-ce la réalité ou un mirage ? Le titre énigmatique de l'œuvre nous plonge dans l'incertitude et éclaire peu quant aux intentions de l'artiste. L'installation est composée de deux caissons circulaires dans lesquels s'imbrique une image de désert qui se reflète dans un miroir. La structure est parcourue par un train électrique sur des rails.

En étendant le paysage pour faire se toucher ses extrémités, Philippe Mayaux renonce aux stratégies traditionnelles de représentation. L'artiste renverse nos perceptions héliocentriques : alors que notre planète tourne autour du soleil, ici c'est la lumière qui tourne autour du centre de ces deux «sculptures narcissiques». Bien qu'il renouvelle nos imaginaires en bousculant l'image habituelle de la ligne d'horizon, l'artiste rend l'œuvre impénétrable. Il y représente une

étendue de sable immense enfermée dans une structure dérisoire et close sur elle-même : le-a spectateur-riche devient observateur-riche distant-e privé-e de la possibilité de fuir ce parcours infini.

Au XVe siècle, les hommes occidentaux ont conquis de nouveaux territoires et tenté d'étendre leur pouvoir ainsi que leur mode de pensée. **À perte de vue des illusions (deux sculptures narcissiques)** illustre parfaitement cette manière de concevoir le paysage comme une chose que l'on cherche à maîtriser afin de mieux l'exploiter. Dans ce contexte, l'horizon n'est qu'une ressource dans laquelle puiser, qu'un endroit dans lequel prospérer. L'installation est une invitation à se questionner sur ce besoin vain de contrôle et, face à ce paysage imaginaire, à envisager la possibilité d'un monde nouveau.

Julie Vezard

3. Marco GODINHO, *L'Horizon retrouvé*, 2013

Né en 1978 à Salvaterra de Magos (Portugal). Vit et travaille entre Paris et le Luxembourg. Action performative, œuvre protocolaire, matériaux divers (ficelles, cordes, fils, cordelettes de récupération trouvés dans les rues), dimensions variables
Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine

Marco Godinho s'est formé entre 2000 et 2005 à l'École nationale supérieure d'art de Nancy, à l'École cantonale d'arts de Lausanne et à la Kunstakademie et Fachhochschule de Düsseldorf. L'artiste, qui se considère comme nomade, s'intéresse aux mémoires collective et individuelle de l'errance et de l'exil. Dans ses installations et vidéos, il manipule le temps et l'espace comme des matériaux, au même titre que l'écriture. Poétique, son art se présente comme un voyage sur une carte du monde où dialoguent les différentes cultures et langages.

Avec *L'Horizon retrouvé*, ficelles, cordes et autres lacets sont récoltés et noués pour former une ligne horizontale dans l'espace d'exposition. L'œuvre est le fruit d'une déambulation collective durant laquelle de petits groupes sont invités à marcher dans la ville afin de recueillir des traces oubliées et des fragments de vie habituellement ignorés. Les participant-es sont incité-es à s'aventurer au gré des rues qu'ils-elles arpentent et à redécouvrir un paysage devenu banal.

Composée d'une multitude de morceaux amassés pour ne faire qu'un, l'œuvre est activée par l'assemblage de débris. En attirant notre regard sur des déchets abandonnés dans l'espace public, Marco Godinho nous sensibilise également sur le désastre écologique

et l'action néfaste de l'homme sur son environnement.

Comme s'il avait auparavant été égaré, l'horizon est désormais retrouvé : grâce à cette simple ligne, c'est avec le besoin de donner du sens à nos vies que Marco Godinho cherche à renouer. Avec ce protocole, il nous offre une nouvelle manière d'envisager les liens qui nous unissent : le collectif devient acteur et participe à la création, tant physique que métaphorique, d'un nouvel horizon partagé.

Julie Vezard

La réalisation collective de cette œuvre a donné lieu à deux activations : dans le quartier de la Neustadt à Strasbourg et dans le centre ville historique de Sélestat. L'œuvre actuellement exposée sera archivée parmi l'ensemble des "Horizons" qui ont été réunis au fil du temps, dans la bibliothèque vivante et évolutive de l'artiste. Nous remercions chaleureusement toutes les personnes présentes qui ont participé à la réalisation de l'œuvre :

À Strasbourg, le 22 février 2024 :

Pauline Abad
Leba Beshary
Bastien Claudon
Marie Colson
Marine Cortese
Flatt Kilian
Lila Hechchad-Meyer
Zoë Kemp
Kenza Khelfi
Sauvan Launay
Emma Mathieu
Noémie Mauffrey
Alice Phe
Julie Vezard
Augusta Weydert Hernandez

À Sélestat, le 03 mars 2024 :

Isabelle France
Laurence Imhof
Michel Koebel
Dominique Starck

L'association GEM « la source du Florival » de Guebwiller, avec :
Christelle Gonsalvès
Serge Persequin
Damien Radomski

4. Marilyn BRIDGES, *Overview, Nazca, Perú, 1979*

Née en 1948 à Newark. Vit et travaille à New York.

Photographie noir en blanc, tirage sur papier, 36 x 47 cm

Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine

Marilyn Bridges a étudié la photographie au Rochester Institute of Technology à New York en 1981. Elle est pilote et photographe spécialisée en imagerie aérienne. Ses clichés en noir et blanc, capturés depuis le ciel, représentent des sites archéologiques, des monuments antiques et des paysages naturels, souvent inaccessibles, ou encore des paysages ruraux et des architectures urbaines. La photographe cherche à protéger ces paysages en créant des archives visuelles. Son intention est d'informer le public de la diversité des civilisations passées et présentes.

De très grandes lignes droites, horizontales, verticales et diagonales s'entremêlent pour donner forme à une étoile géante, visible depuis le ciel. Il s'agit des lignes préhistoriques de Nazca (également nommées géoglyphes), tracées sur un sol aride et hostile dans le désert péruvien, que Marilyn Bridges a photographiées en noir et blanc. La lumière rasante du matin, accentuant l'ombre des creux et des reliefs, renforce le volume des dunes que figure **Overview**.

Si ce choix esthétique - l'utilisation de nuances de noir et de blanc, l'éclairage, la perspective unique offerte par une vue en plongée - confère une ambiguïté à la compréhension des géoglyphes, il parvient simultanément à susciter de la curiosité face à leur contemplation. Probablement adressées à des

divinités, ces figures ancestrales, dont la signification et le rôle demeurent mystérieux, perdurent, insaisissables. Les nombreuses explications avancées à leur propos par les chercheurs et les légendes populaires privilégient tantôt un acte rituel effectué lors d'une cérémonie tantôt la représentation d'un calendrier astrologique.

En capturant ces lignes, Marilyn Bridges ne se contente pas de les documenter. Elle tente également de préserver la beauté et le caractère énigmatique de traces historiques dont elle nous offre une expérience visuelle renversante.

Augusta Weydert Hernandez

5a. Elina BROTHERUS, *Low Horizon 2*, 2000

Née en 1972 à Helsinki. Vit et travaille entre Helsinki et Avallon.

Photographie couleur, chromogénique contrecollée sur aluminium anodisé, 80 x 100 cm
Collection FRAC Alsace

Elina Brotherus a obtenu en 2000 un master en arts à l'École d'arts, de design et d'architecture de l'Université Aalto à Helsinki. Son travail photographique se distingue par un traitement quasi pictural. Elle y met en scène, dans des lieux familiers ou intimes, des personnages songeurs qui prennent le temps de contempler des paysages. Elle tente ainsi de questionner le-a spectateur-riche sur son rapport à la nature.

Elina Brotherus, nous invite à contempler ce massif dont la partie supérieure est occultée par une épaisse brume matinale. Le cadrage frontal représente un paysage nordique épuré. Sur cette terre se dresse au loin une montagne dont la robustesse contraste avec la matière nébuleuse du nuage qui la recouvre.

Low horizon 2 appartient à la série "The New Painting" dans laquelle l'artiste cherche à représenter une nature, dénuée de toute présence humaine et traite ses compositions de manière picturale.

L'artiste repère dans la nature des effets proches des procédés picturaux employés par les peintres, à la manière du *sfumato* auquel peut renvoyer le nuage, ou des trois champs colorés (jaune, vert et gris) rappelant la composition fragmentée

des toiles de Mark Rothko et Barnett Newman. L'atmosphère vaporeuse produite par ce brouillard renforce l'impression d'effacement, d'absence et d'immatérialité qui nous habite face à l'image.

5b. Elina BROTHERUS, *Very Low Horizon 3*, 2001

Née en 1972 à Helsinki. Vit et travaille entre Helsinki et Avallon.

Photographie couleur, chromogénique contrecollée sur aluminium anodisé, 80 x 100 cm

Collection FRAC Alsace

Elina Brotherus a obtenu en 2000 un master en arts à l'École d'arts, de design et d'architecture de l'Université Aalto à Helsinki. Son travail photographique se distingue par un traitement quasi pictural. Elle y met en scène, dans des lieux familiers ou intimes, des personnages songeurs qui prennent le temps de contempler des paysages. Elle tente ainsi de questionner le-a spectateur-riche sur son rapport à la nature.

Comme son titre l'indique, ***Very Low Horizon 3*** représente un horizon dont la ligne très basse permet au ciel d'occuper la quasi-totalité de l'image. Elina Brotherus photographie un paysage marin dans lequel se déclinent des nuances de bleu. Cette gradation de tons pastel voile la délimitation de la ligne d'horizon. Ce monochrome appartient à la série "The New Painting" qui se distingue par l'absence de corps humains - lesquels apparaissent dans de nombreuses séries de l'artiste - et par la composition soignée des photographies. C'est la nature qui est valorisée ici par les qualités formelles inscrites dans le champ pictural.

L'horizon estompé semble s'effacer, voire disparaître. Au loin, on devine quelques montagnes qui suggèrent un autre territoire, une frontière dont la démarcation floue invite au

dépassement, au déplacement vers un nouvel horizon.

L'atmosphère paisible se double, par la sobriété de la palette et de la composition, d'une impression d'immensité. Procurant un sentiment de vide et de solitude, cette photographie appelle à la contemplation d'une nature aussi riche qu'elle est dépeuplée.

Lila Hechchad-Meyer

6. Katrin STRÖBEL, *Pôle*, 2008

Née en 1975 à Pforzheim. Vit et travaille entre Marseille, Stuttgart et Rabat.

Vinyle au sol, dimensions variables

Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine

Docteure en histoire de l'art, Katrin Ströbel a étudié les arts plastiques et la littérature en Allemagne. Elle a enseigné entre 2013 et 2023 à la Villa Arson, École nationale supérieure d'art de Nice. En printemps 2023 elle a été nommée professeure à la Staatliche Akademie der bildenden Künste ABK à Stuttgart. Ses œuvres interrogent les facteurs sociaux et géopolitiques qui conditionnent notre quotidien. Liées à la topographie des lieux qu'elle explore, ses œuvres jouent avec la perspective et la perception de l'espace, en les faisant courir en dehors des murs d'exposition ou en contraire en arrêtant brusquement les lignes.

L'œuvre est constituée d'un tracé circulaire réalisé sur le sol. *Pôle* figure des mers et des continents inconnus, en empruntant les codes visuels de la cartographie. Des textes déformés, s'apparentant à des glyphes, sont utilisés par l'artiste autour de la bordure du cercle.

La carte est indéchiffrable et indique des lieux inconnus. Sa forme circulaire et sa planéité font écho aux représentations cartographiques du moyen âge, tandis que la qualité de son tracé rappelle celui d'un travail effectué à la main.

La perspective ainsi aplatie instaure une nouvelle façon de voir ce qui nous entoure. La position du-de la spectateur-riche s'en trouve chamboulée. Observant cette carte en plongée, il-elle est positionné-e en

explorateur-riche de ce nouveau monde. Dans cette œuvre, l'artiste interroge la notion de *Heimat*, terme allemand qui renvoie à un lieu que l'on habite et où on se sent chez soi, à un pays natal, à une région d'origine, et même à la patrie. Elle tente de représenter le caractère abstrait et subjectif ressenti par quiconque qui pense au chez soi. Où voulons-nous aller ? Où est-on chez soi ? Comment y aller ? Sous la forme d'un lieu imaginaire, en suspens entre rêve et réalité, Katrin Ströbel déploie un travail social et politique comme pour réunir les personnes apatrides dans une même terre d'accueil.

Marine Cortese

7. Harold GUÉRIN, *Ground Level*, 2010

Né en 1981 à Reims. Vit et travaille à Saint-Jean-le-Thomas.

Sculpture, niveau, céramique, 7 x 40 x 2 cm

Collection FRAC Champagne - Ardenne

Harold Guérin a étudié à l'École nationale supérieure d'art de Nancy et à l'Académie des beaux-arts de Bratislava. Sa démarche artistique consiste à détourner les objets de notre quotidien. En les altérant, il modifie à la fois leur fonction et leur statut, l'objet usuel devient sculpture. L'artiste utilise non seulement des outils de mesure, mais aussi des dispositifs d'observation pour dénoncer leur utilisation. Ces objets, voués à rationaliser et organiser notre environnement, sont mis en interaction par l'artiste avec des éléments naturels tels que l'eau, la neige ou la terre. Face à ces œuvres, le-a spectateur-ric est poussé-e à se questionner sur son rapport au paysage et à la nature.

Ground Level est une sculpture constituée d'un niveau à bulle et de céramique. Réalisée en plusieurs exemplaires, la forme d'un paysage miniaturisé, présent sur le dessus de l'objet, a été réalisée à partir d'un moulage d'argile effectué sur le sol. Chacune des cinquante œuvres prend donc un relief différent, plus ou moins prononcé. Tandis que cet outil sert habituellement à mesurer la stabilité des sols et des murs, l'artiste le fausse par son irrégularité. Dénué de surface plane, l'exactitude de ses mesures s'en trouve altérée. L'objet est paradoxal : il prend la forme en relief du sol qu'il est supposé aplanir. Il témoigne d'une double instabilité, la sienne et celle du paysage. Tout en interrogeant les rapports entre l'humain et son environnement, Harold Guérin cherche à remettre en question notre volonté de maîtriser le paysage qui nous entoure. Devenu

inutilisable, l'outil de mesure ne peut à présent plus servir à façonner la nature.

En figeant par l'empreinte les particularités d'un sol, l'artiste ralentit symboliquement les changements liés à l'aménagement des territoires auquel font face les milieux naturels. Le relief de l'œuvre, dont la couleur est semblable à un désert, est appréhendable et visible sous toutes ses facettes. Un nouvel angle de vue s'offre ainsi aux spectateur.rices sur ce petit paysage qu'ils.elles devront contempler de haut. La fragilité qui est insinuée par l'emploi de la céramique incite à considérer cet objet avec un soin particulier. La sculpture peut ainsi nous alerter sur les bouleversements que nous faisons sans cesse subir au paysage.

Marine Cortese

8. Zineb SEDIRA, *Escaping the land*, 2006

Née en 1963 à Paris. Vit et travaille entre Alger, Londres et Paris.

Triptyque, photographies couleur, c-print, contrecollage sur aluminium, (3x) 33 x 102 cm
Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine

Zineb Sedira étudie les beaux-arts à la Slade School of Art, à Londres. Diplômée en 1997, elle poursuit une formation au Royal College of Art, jusqu'en 2003, où elle oriente sa pratique vers la photographie. L'artiste lie les fragments de ses origines, de son histoire familiale et de sa vie en Europe. Son travail mêle à la fois l'expérience intime et les préoccupations collectives, ainsi que la mémoire et la transmission d'héritages liés à la mobilité, l'identité et la culture.

La terre occupe une place centrale dans le travail de Zineb Sedira, qu'elle envisage comme un territoire habitable où priment les relations humaines. Dans *Escaping the Land*, l'artiste interroge notre "être" au monde, ce que nous cherchons et entreprenons.

L'œuvre est composée de trois photographies en couleur, de format panoramique, qui se répondent par la continuité du paysage représenté. Avec ce triptyque, Zineb Sedira figure la migration. La coupure entre chaque panorama renforce l'idée de la limite frontalière. L'artiste suggère également une action réduite par ces frontières, obstacles à l'exil.

Cadré dans une étendue désertique, un homme accroche notre regard. Son mouvement rompt avec l'aspect statique des silhouettes qui, au bord de la mer d'Alger, se tournent vers ce que l'image ne montre pas, ce qui se

déploie là-bas, au-delà du territoire. Elles contemplent et font face à l'horizon. Par leur immobilité, elles s'ancrent dans un temps présent qui diverge de la temporalité de l'homme errant vers un futur meilleur.

Tout en traversant son corps vertical, la ligne d'horizon s'en distancie également. Sa posture voûtée et sa tête baissée trahissent sa fatigue tout en reflétant sa motivation. En marchant, cette dernière trace mentalement, physiquement et symboliquement son rapport au sol. Mû par un désir d'émancipation, il semble vouloir se projeter au-delà de la ligne qui s'éloigne. La représentation d'un horizon sans fin s'édifie ainsi comme un idéal difficilement atteignable.

9. Marco GODINHO, *Forever Immigrant*, 2012

Né en 1978 à Salvaterra de Magos (Portugal). Vit et travaille entre Paris et le Luxembourg.

Œuvre protocolaire, encre, tampons sur mur, dimensions variables

Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine

Marco Godinho s'est formé entre 2000 et 2005 à l'École nationale supérieure d'art de Nancy, à l'École cantonale d'arts de Lausanne et à la Kunstakademie et Fachhochschule de Düsseldorf. L'artiste, qui se considère comme nomade, s'intéresse aux mémoires collectives et individuelles de l'errance et de l'exil. Dans ses installations et vidéos, il manipule le temps et l'espace comme des matériaux, au même titre que l'écriture. Poétique, son art se présente comme un voyage sur une carte du monde où dialoguent les différentes cultures et langues.

Marco Godinho s'attache à retranscrire l'expérience du déplacement, réel ou fictif, qu'il imagine imprévisible pouvant prendre toutes les directions possibles. Tout en considérant la réalité d'un monde composé de frontières, l'artiste propose, à travers différents médiums, des alternatives de représentations plus ouvertes et démocratiques.

Forever Immigrant est une œuvre protocolaire qui reprend l'imagerie du tampon circulaire de passeport. Apposées sur la surface du mur de l'exposition, les inscriptions "FOREVER IMMIGRANT" se superposent de manière à former une masse grise illisible, semblable à un nuage flottant. Par la répétition de l'empreinte, l'œuvre tente d'illustrer la multitude des personnes en mouvement dans un monde libéré de ses frontières.

Jointes, ces motifs proposent l'hypothèse d'une terre commune, dénuée de tout rapport de domination et en constante évolution. Marco Godinho imagine un mantra qui revendique le déplacement à la fois du corps, mais aussi du langage et de la pensée. Cependant, ce tampon renvoie également à la perte d'identité dans la mesure où les personnes qui traversent les territoires sont toujours considérées comme étrangères. Contraint-es à un devoir d'intégration, les exilé-es sont projeté-es dans un monde stigmatisant dès l'instant où s'entame la mobilité. Dans cette œuvre, Marco Godinho exprime son espoir d'un monde partagé et libre d'aller et venir.

Zoë Kemp

10. Ouassila ARRAS, *Degrés*, 2021

Née en 1993 à Juvisy-sur-Orge. Vit et travaille entre Berlin et Paris.

Installation tridimensionnelle, cordes, filets, nylon, 1200 x 600 cm

Collection FRAC Champagne - Ardenne

Diplômée en 2018 de l'ESAD à Reims, Ouassila Arras interroge la mémoire, l'identité et le déplacement. Artiste franco-algérienne et inspirée par l'histoire de ses parents, elle part à la recherche des morceaux manquants qui font son identité. Elle se concentre sur les notions d'exil, de double culture et de déplacement. Les frontières visuelles qu'elle érige au travers d'installations sont autant physiques que mentales et reflètent l'hybridation de son identité.

Inspirée par les filets de pêche laissés à l'abandon dans les ports, Ouassila Arras assemble des cordes pour former une œuvre monumentale. En utilisant des techniques apprises auprès de pêcheurs, elle se livre à un geste répétitif et éprouvant. Résultat d'un long processus de tissage, *Degrés* fait écho à la pénibilité du métier de tisseuse. L'objet sans cesse en transit, entre deux continents, devient le réceptacle de souvenirs et témoigne ainsi d'un héritage incomplet puisé dans des mouvements d'aller-retour incessants. L'artiste explore ce sentiment ambigu : comme ce filet, elle se situe sans cesse entre deux histoires, deux cultures, naviguant entre son passé et son présent.

Ouassila Arras met en lumière un tabou de la guerre d'Algérie et des récits d'anciens combattants pour la plupart restés sous silence : composé de cordes et de nylons entremêlés et

tendus entre deux murs, le filet vient figurer un douloureux passé. Métaphoriquement, il fait émerger les témoignages enfouis dans les profondeurs de l'histoire. Ce filet souvent jeté maladroitement capture à la fois les souvenirs, le temps qui passe et les récits d'expériences vécues. Comme une pêcheuse, Ouassila Arras tend son filet à la recherche de fragments égarés. Symbole d'une mémoire, mais aussi d'un traumatisme intergénérationnel, l'objet semble fragile et reflète une dualité parfois difficile à affronter.

Les étudiantes du master ECCA

11. Naji KAMOUCHE, *Caresser l'errance d'un pas oublié*, 2005

Né en 1968 à Mulhouse. Vit et travaille à Mulhouse.

Installation, tapis, paires de chaussures, 200 x 135cm

Collection FRAC Alsace

Naji Kamouche est diplômé de la HEAR. Ses œuvres poétiques et politiques questionnent, en réunissant ses deux cultures, la notion de territoire. En détournant des objets quotidiens et en leur conférant une charge expressive, il s'attache à traduire de manière intime les expériences ordinaires. En mêlant mémoire collective et individuelle, ses créations deviennent des intermédiaires entre monde intime et monde extérieur.

Avec ***Caresser l'errance d'un pas oublié***, Naji Kamouche expose un grand tapis orné de motifs et parsemé de chaussures étoffées du même tissu. Né en France et originaire d'Algérie, l'artiste développe une réflexion sur la quête identitaire et la difficulté d'être soi lorsque l'on vient de terres à la fois proches et dissemblables. En mêlant mémoire et poésie, Naji Kamouche donne à voir une friction entre son monde intérieur et le monde extérieur ; il exprime la richesse et la complémentarité de ses deux cultures.

Utilisé en France comme un objet strictement décoratif, le tapis est, dans d'autres régions du monde, un élément essentiel dans la maison : il est le lieu du partage, de l'accueil, un emplacement empreint d'intimité que l'artiste délocalise dans l'espace d'exposition. En délimitant l'espace, le tapis invente un territoire porteur

d'une histoire dont les symboles, traditions et savoirs sont hérités de génération en génération.

L'installation et son titre évoquent l'errance, la marche, le mouvement. Les souliers dispersés s'effacent sur le tapis et semblent y former une chorégraphie désincarnée. Laissez-les seul-es face à l'effacement des corps, les spectateur-rices sont invité-es à se glisser dans la peau d'absent-es qui n'attendent qu'à être.

Julie Vezard

12. Willie DOHERTY, *Disclosure 1 (Restricted Access)*, 1996

Né en 1959 à Derry (Irlande). Vit et travaille à Donegal (Irlande).

Photographie cibachrome sur aluminium, 122 x 183 cm

Collection FRAC Champagne - Ardenne

Willie Doherty est diplômé de l'Ulster Polytechnic à Belfast en 1981. Il pratique la photographie et la vidéo. Ses travaux traitent des événements tragiques qui ont marqué sa vie, comme la guerre d'Irlande et en particulier le Bloody Sunday survenu dans sa ville natale. Il photographie, dans la nature, les traces du passage — souvent destructeur — de l'humain. Ses œuvres ont pour but d'alimenter un devoir de mémoire, notamment concernant les victimes d'épisodes de grande violence.

Un sol miné par les morceaux d'une vitre brisée laisse entrevoir un extérieur prospère et verdoyant. Ce contraste intrigue : une sorte de mystère habite la photographie. Où sommes-nous ? Que s'est-il passé ? ***Disclosure 1 (Restricted Access)*** explore la relation entre le paysage et la mémoire en montrant un lieu intrigant, qui dit quelque chose de la présence humaine sans la montrer.

La structure métallique qui supportait les vitres rappelle les anciens quadrillages de mise au carreau. Elle peut faire écho à la perspective, au point de vue humain et à la manière de concevoir et de représenter l'horizon. Le paysage est observé à travers une grille de lecture normée qui est pourtant détruite. Ces vitres brisées interrogent l'utilité de la séparation et des limites entre chaque espace.

C'est en 1996 en Irlande, alors que le pays est en pleine guerre civile, que Willie Doherty réalise cette photographie. Bien que l'humain soit absent, sa présence est suggérée, comme si un événement inquiétant, voire grave, s'était produit. L'intérieur semble avoir été habité par le passé, mais, désormais déserté, il reflète une triste réalité, celle de l'exil forcé. L'arrière-plan florissant se dresse peut-être alors comme un paysage utopique, comme l'espoir d'un avenir meilleur.

Kenza Khelfi

13. Alice ANDERSON, *Getting Nowhere*, 2004

Née en 1972 à Alfortville. Vit et travaille entre Londres et Paris.

Vidéo couleur sonore, diffusion sur écran plasma, durée : 30'' (en boucle)

Collection FRAC Alsace

Alice Anderson est une artiste plasticienne française. Ayant réalisé de courtes vidéos à ses débuts, elle s'est formée à l'École Nationale Supérieure des Beaux-Arts de Paris ainsi qu'au Goldsmiths College of Art de Londres dont elle est sortie diplômée en 2005. Dans ses peintures, sculptures et performances, elle se focalise sur les interactions entre les nouvelles technologies et le vivant, afin d'explorer de façon poétique « le lien fort entre l'humain et le non-humain ».

Dans ***Getting Nowhere***, le paysage, sujet récurrent du travail d'Alice Anderson, devient un véritable espace narratif impliquant l'activation de l'imaginaire des spectateur·rices. Où sommes-nous ? Où cet avion va-t-il ? Qui sont ses passagers ? Quelque chose entravera-t-il sa trajectoire ?

La vidéo se focalise sur un seul et même plan, celui d'un avion qui traverse un ciel bleu en laissant derrière lui une nuée de condensation blanche et horizontale. La caméra, cadrant en plan fixe, depuis la terre, les mouvements perceptibles dans le ciel, ne permet d'identifier ni la destination ni la provenance de cet appareil. La musique qui accompagne la vidéo, interprétée par Goran Bregović, provient du film *Le temps des gitans* d'Emir Kusturica, qui aborde les conditions de vie difficiles liées au voyage.

Une mise à distance entre le paysage et le-la regardeur·euse s'opère. Cette dernière ne peut que spéculer sur ce qu'il-elle voit de loin et, dès lors, s'interroger sur les limites de sa perception. Cette ligne semble se tracer sans fin. La démarcation qu'elle crée dans le ciel, dépourvue de toute fonction, contraste avec les frontières érigées par les hommes, traversées sans même être perceptibles. Les limites sont alors suggérées plutôt que montrées, à la faveur d'une interrogation sur leur nécessité.

Kenza Khelfi

14. Xavi BOU, *Ornithography #185*, 2019

Né en 1979 à Barcelone. Vit et travaille à Barcelone.

Photographie couleur, tirage numérique sur papier, 66.5 x 122 cm

Collection FRAC Alsace

Xavi Bou est titulaire d'un diplôme de géologie obtenu en 2003 à l'Université de Barcelone. Suite à une formation en photographie, il exerce d'abord en tant que photographe de mode, avant de consacrer son travail artistique aux sciences naturelles. À la manière d'un ornithologue, il entre en immersion dans les écosystèmes des oiseaux. En retranscrivant ses observations de manière poétique et ludique, il cherche à matérialiser leur vol fascinant, afin de nous donner accès à cet univers quasiment inaccessible qu'est le ciel.

Ornithography #185 bouscule notre manière de voir. Xavi Bou nous emmène dans son univers, en mêlant sciences et poésie. Par le médium photographique, il tente de révéler ce qui échappe à la perception humaine afin de questionner nos propres limites.

Cette photographie est une captation des mouvements d'un oiseau en quête de nourriture. Sur un fond blanc dénué d'une quelconque ligne horizontale, la trajectoire qui se dessine rappelle un parcours aviaire telle que peuvent l'observer les scientifiques. L'artiste s'est infiltré dans le milieu naturel des martinets noirs, une espèce d'oiseaux proche de l'hirondelle, installée en Europe. La condition de ces oiseaux - connus pour leur capacité à voler durant dix mois sans interruption - fait

inévitablement écho aux exilé-es politiques contraint-es de fuir de territoire en territoire sans pouvoir réellement s'installer.

Xavi Bou oriente notre regard vers le ciel et l'immensité de l'ailleurs, pour nous inciter à reconsidérer notre perception des rapports entre humains et non humains. Il rend visible ce qui est d'ordinaire invisible et contraint le-a spectateur-riche à regarder ce qu'il-elle ignore d'habitude. Ce dépassement des conventions visuelles se double d'une conviction politique : notre rapport au monde nécessite urgemment d'être modifiée.

Kenza Khelfi

15. Ignasi ABALLÍ, *Pols (poussière)*, 1995

Né en 1958 à Barcelone. Vit et travaille à Barcelone.

Œuvre protocolaire, matériaux de réactivation : poussières, latex, dimensions variables
Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine

Ignasi Aballí a étudié à la Faculté des Beaux-arts de Barcelone. Il travaille avec différents médiums tels que la peinture, la vidéo, la photographie ou encore l'installation. En remettant en question l'importance accordée à la composition (la couleur, la ligne, la texture, et d'autres éléments visuels), il explore les possibilités et les limites de la pratique artistique ainsi que le statut de l'artiste. Privilégiant une approche minimaliste, il réalise des œuvres presque immatérielles que les éléments extérieurs tels que la lumière, la poussière ou le vent viennent altérer aléatoirement.

Pols brouille le regard. L'œuvre est composée d'un mélange d'eau et de latex projeté sur une surface vitrée puis enduit d'une fine couche de poussière tamisée. Dans cette installation, l'horizon n'est plus. Il est voilé par l'écosystème qui se développe sur la face extérieure de la fenêtre.

Ce microcosme, indépendamment de nous, engage l'œuvre dans un processus organique en constante évolution : vent, pluie, pollution, insectes y laissent une trace de leur passage. Ignasi Aballí s'oppose à la volonté des hommes de segmenter les espaces entre humains et non-humains en les faisant se rencontrer au sein de son œuvre protocolaire. Habituellement considérée comme sale ou nocive, la poussière est ici laissée libre d'abriter toutes sortes de formes de vie.

Confronté à cette œuvre, le-la spectateur-riche perçoit un monde auquel il-elle n'est pas habitué-e et qu'il-elle découvre à mesure que l'écosystème grandit. Les règles normées relatives à la perspective sont contrariées grâce au camouflage de l'horizon. En troublant notre rapport au réel, l'opacité de **Pols** propose une nouvelle façon de voir, en accord avec le comportement d'autres êtres vivants.

Samedi
Et dimanche

VISITES GUIDÉES

15H00

Entrée libre selon affluence

Réservations de groupe: servicedespublics@frac-alsace.org
ou 03 88 58 87 55

24.03.23

VISITES THÉMATIQUES

14.04.23

15H00 - 16H00

12.05.23

12.04.2023

ATELIERS ENFANTS DU MERCREDI (7-12 ans)

24.05.2023

14H30 - 16H30

Gratuits / sur inscription

Des ateliers sur mesure attendent les artistes en herbe. Accompagnés d'un-e artiste ou d'un-e médiateur-riche, ces moments permettent au jeune public de développer leur imaginaire et de découvrir, au travers d'une visite et d'un atelier, le métier d'artiste et la création dans les arts visuels.

07.04.2023

ATELIERS TOUT PUBLIC

05.05.2023

14H00 - 17H00

Gratuits / sur inscription

20.04.2023

ATELIER de CRÉATION

14H00 - 17H00 / Avec l'artiste Saba Niknam

Gratuit / sur inscription

L'atelier proposé abordera la question de l'immigration comme exploration des identités. Il s'agira de matérialiser l'expérience des exilé-es, de ces racines flottantes, en ouvrant vers un univers de rencontres à la fois sensibles et poétiques.

25.05.2023

ATELIER de CRÉATION

14H00 - 17H00 / Avec l'artiste SeungHee Choi

Gratuit / sur inscription

L'atelier proposé est un voyage dans les interstices invisibles de nos relations quotidiennes. Nous y aborderons, de façon poétique et artistique, ces histoires qui mêlent malentendus et compréhension, et mettrons en œuvre les moyens de les déceler.

ÉVÈNEMENTS

Entrée libre

04.04.2023

Performance participative & table ronde "horizon tissés"

14h00 à 19h00

au : Syndicat Potentiel - 109 Av. de Colmar, 67100 Strasbourg

Rencontre - discussion avec l'artiste chercheur Marwan Moujaes, l'artiste Naji Kamouche et un membre de l'association Plurielles.

Entrée libre, dans la limite des places disponibles.

14h-15h : Atelier de création/ performance participative de

l'artiste Maryam Denesh : *Avec les fleurs du tapis, on peut aussi célébrer le printemps.*

Gratuit, sur inscription : ecca.23.25@gmail.com

18.05.2023

La Nuit Européenne des Musées

14h00 - 22h00

Visites commentées et atelier en continu.

Atelier en continu de 15h à 19h

Création de tampons sur le thème du voyage.

La classe, l'œuvre !

Dans le cadre de l'opération La classe, l'œuvre ! Les collégiens de Dambach-la-ville présenteront au public de la Nuit des Musées les œuvres de la collection du FRAC Alsace.

02.06.2023

Rendez-vous aux jardin - Finissage

« Concert Open Mic »

15h00 - 17h00

Dans le cadre de l'événement national des « Rendez-vous aux jardins » et du finissage de l'exposition, les musiciens du groupe Seamer ; Gintz, Anvi et Jonas Gomar, animeront un concert/ micro-libre, invitant le public à chanter !

Créée en 2022, Mersea est une association culturelle basée à Strasbourg. Ses membres développent différents cycles d'actions culturelles portés sur l'écriture, le chant et la composition musicale.



1 route de Marckolsheim
F - 67600 SÉLESTAT
Tél. : +33(0)3 88 58 87 55
Site Internet : frac-alsace.org
Email : information@frac-alsace.org



49 Nord
6 Est

Frac
Lorraine

FRAC
Champagne
Ardenne

Le FRAC Alsace est financé par le ministère de la culture / DRAC Grand Est et la Région Grand Est et bénéficie du soutien de l'Académie de Strasbourg.

Ignasi Aballí
Alice Anderson
Ouassila Arras
Xavi Bou
Marilyn Bridges
Elina Brotherus
Willie Doherty
Marco Godinho
Harold Guérin
Naji Kamouche
Maria Laet
Philippe Mayaux
Zineb Sedira
Katrin Ströbel